



Érudition et grammaire antiques : quelques remarques liminaires

Alessandro Garcea

► To cite this version:

Alessandro Garcea. Érudition et grammaire antiques : quelques remarques liminaires. Alessandro Garcea; Marie-Karine Lhommé; Daniel Vallat. Fragments d'érudition. Servius et le savoir antique, Spudasmata (168), Olms, pp.7-14, 2016. halshs-01344911

HAL Id: halshs-01344911

<https://shs.hal.science/halshs-01344911>

Submitted on 26 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SPUDASMATA

Studien zur Klassischen Philologie und ihren Grenzgebieten
Begründet von Hildebrecht Hommel und Ernst Zinn

Herausgeberinnen

Irmgard Männlein-Robert und Anja Wolkenhauer

Wissenschaftlicher Beirat

Robert Kirstein (Tübingen), Jürgen Leonhardt (Tübingen),
Marilena Maniaci (Rom/Cassino), Mischa Meier (Tübingen)
und Karla Pollmann (Canterbury)

Band 168

ALESSANDRO GARCEA, MARIE-KARINE LHOMMÉ
ET DANIEL VALLAT (ÉDS.)

FRAGMENTS D'ÉRUDITION
SERVIUS ET LE SAVOIR ANTIQUE

2016



GEORG OLMS VERLAG HILDESHEIM · ZÜRICH · NEW YORK

FRAGMENTS D'ÉRUDITION

SERVIUS ET LE SAVOIR ANTIQUE

Édité par Alessandro Garcea,
Marie-Karine Lhommé et Daniel Vallat

2016



GEORG OLMS VERLAG HILDESHEIM · ZÜRICH · NEW YORK

Ouvrage publié avec le soutien financier de l'Institut Universitaire de France.

Das Werk ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlages unzulässig.
Das gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und Verarbeitung in elektronischen Systemen.

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation
in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten
sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

ISO 9706

Gedruckt auf säurefreiem und alterungsbeständigem Papier
Herstellung: Beltz Bad Langensalza GmbH, 99941 Bad Langensalza
Umschlagentwurf: Inga Günther, Hildesheim
Alle Rechte vorbehalten
Printed in Germany
© Georg Olms Verlag AG, Hildesheim 2016
www.olms.de
ISBN 978-3-487-15433-6
ISSN 0548-9705

TABLE DES MATIÈRES

Alessandro GARCEA, Érudition et grammaire antiques : quelques remarques liminaires	7
EXPLOITATION DES SOURCES ÉRUDITES : FORMES ET ENJEUX	
Isabella CANETTA, Una fonte per il commento di Servio a Virgilio: le <i>Res Humanae</i> di Varrone	17
Cécile CONDUCHÉ, Terentianus Maurus dans les commentaires de Servius sur Virgile	31
Jean-Yves GUILLAUMIN, Le dictame dans les commentaires serviens sur Virgile	53
Emmanuelle JEUNET-MANCY, Servius, <i>auctor paganus</i> . La présence de Lucrèce dans le commentaire servien	65
Andrea PELLIZZARI, Immagini di Grecia nei <i>Commentarii in Vergilii carmina</i> di Servio	79
Daniel VALLAT, Servius et les <i>mathematici</i> : exploitation et vulgarisation de l'astrologie dans les commentaires à Virgile	97
LINGUISTIQUE	
Claude BRUNET, Servius et l'étymologie, une approche de la création lexicale	125
Beatrice DA VELA and Frances FOSTER, Servius, Donatus and Language Teaching	143
Robert MALTBY, Discussion of Diachronic Linguistic Change in Servius' Virgil Commentaries	155
Christian NICOLAS, Traces du duel en latin d'après Servius, <i>Aen.</i> 2, 1	171
Sophie ROESCH, <i>Vsurpare / usurpatio / usurpativae</i> : sur la notion de norme linguistique et d'écart chez Servius	191

RHÉTORIQUE ET POÉTIQUE

Florian BARRIÈRE, Les Enfers de Servius : questions de topographie	223
Monique BOUQUET, Le processus métaphorique dans les commentaires serviens	239
Franck COLLIN, L'Arcadie virgilienne dans les commentaires de Servius	259
Maria KAZANSKAYA, L'hystéron-protéron dans le corpus servien	299
Hamidou RICHER, Les adjectifs <i>bucolicus</i> , <i>amoebaeus</i> , <i>rusticus</i> et <i>pastoralis</i> dans le commentaire servien aux <i>Bucoliques</i> de Virgile	319

HISTOIRE, SOCIÉTÉ ET RELIGIONS DE ROME

Maria Luisa DELVIGO, Virgilio e Servio alla ricerca del <i>mos Romanus</i>	353
Marie-Karine LHOMMÉ, Pontifes et flamines dans le commentaire de Servius à l' <i>Énéide</i>	369
Giuseppe RAMIRES, Profili al femminile nel commento di Servio a Virgilio: tra religione e diritto	395
Mathilde SIMON, Servius, la piété d'Énée et un passage homérique	405
Fabio STOK, Storia e anacronismi nell'esegesi serviana	415

MYTHOGRAPHIE

Françoise DASPET, L'histoire fabuleuse du mûrier dans le commentaire aux <i>Bucoliques</i> de Virgile	437
Muriel LAFOND, La figure d'Hercule dans les commentaires de Servius	465
Concetta LONGOBARDI, <i>SIC SERVIVS MAGISTER EXPOSUIT</i> . L' <i>auctoritas</i> mitografica di Servio e le interconnessioni fra i commentatori tardi	479

BIBLIOGRAPHIE	499
ENGLISH ABSTRACTS	519
INDEX AVCTORVM	527

Alessandro GARCEA (Université de Paris-Sorbonne)

ÉRUDITION ET GRAMMAIRE ANTIQUES : QUELQUES REMARQUES LIMINAIRES

S'interrogeant sur les rapports entre l'héritage de la philologie hellénistique et la méthode historique, dans une étude devenue célèbre, Arnaldo Momigliano (1958=1960) présentait la pensée antique en fonction d'une dichotomie radicale :

« Sin dalla fondazione degli studi storici verso la fine del sec. VI a. C. i Greci sono venuti rapidamente distinguendo quello che noi chiamiamo narrazione e interpretazione di avvenimenti politici e militari dalla raccolta di informazioni concernenti il linguaggio, i testi letterari, le costumanze religiose, le istituzioni politiche in quanto tali etc. » (p. 464)

Afin de désigner par une seule étiquette la catégorie, assez polymorphe, qui s'opposait à l'histoire, Momigliano avait alors conçu le terme d'« érudition philologique et antiquaire » :

« Limitato il campo della erudizione filologica e antiquaria al testo e alla costumanza come tale, ed escluso lo storico dalla interpretazione dei documenti, l'erudito di solito non narra ma cataloga. [...] Lo storico racconta vicende politico-militari entro certi limiti cronologici, mentre per l'erudito la data è uno dei tanti elementi che servono a classificare il testo o la istituzione. » (p. 466)

Bien que le concept ait été forgé par les Modernes, il faut reconnaître que l'érudition rassemble les enquêtes menées dans l'Antiquité sur les domaines les plus disparates, en lien étroit avec l'explication des textes littéraires et l'étude linguistique, notamment étymologique. Par la suite, cette conception s'élargit considérablement. En Europe, entre les XV^e et XVIII^e siècles, les termes latins *doctrina* et *litterae*, français *lettres*, *savoir*, *érudition*, allemand *Gelehrsamkeit*, anglais *learning* et *scholarship* furent employés pour désigner un savoir qui incluait non seulement la critique et l'interprétation des textes littéraires, avec les sciences auxiliaires comme la

paléographie, l'épigraphie etc., mais également la médecine, les mathématiques, le droit, la théologie etc.¹.

En 1843, dans le premier volume de sa *Geschichte der klassischen Philologie im Alterthum*, A. Graefenhan admettait que les rubriques dans lesquelles il avait articulé la première période de l'histoire de la philologie – grammaire, exégèse et critique – auraient pu être englobées dans le concept d'érudition, ce qui aurait conduit à identifier philologie et érudition ; cela étant, dans un préambule théorique sur le *Begriff der Erudition* (§ 60), il précisait de manière tout à fait éclairante que l'érudition consiste en une forme de connaissance *obtenue indirectement par l'étude de la littérature*. Il s'agit là d'une référence à un *topos* ancien, qui permit aux plus grands lettrés, à commencer par « Homère », d'être considérés aussi comme les plus grands savants, dispensant des connaissances sur le monde par l'intermédiaire de leur œuvre. En tant que savoir auquel on parvient à travers l'effort demandé par l'étude, l'érudition se distinguerait alors, selon Graefenhan, d'une forme de sagesse populaire acquise par l'expérience et par les fréquentations que tout individu peut avoir dans sa vie personnelle. Elle permettrait précisément de dépasser la dimension individuelle, figée dans l'espace-temps personnel, pour relier le présent au passé, les frontières locales à une dimension universelle. Dans cette optique, l'érudition finirait par inclure tout savoir sur la vie profane ou religieuse, littéraire ou artistique d'un peuple – les *antiquitates* des Anciens, terme d'ailleurs choisi par Varron comme titre d'une de ses immenses synthèses –, et s'appliquerait à l'ensemble des sciences de l'Antiquité n'ayant pas pour objet *direct* la langue.

Le caractère systématique de sa *Geschichte* impose à Graefenhan une taxinomie minutieuse des composantes de l'érudition, qui sont réduites à quatre ensembles. D'abord, le savoir religieux, qui s'est constitué à partir du moment où Homère et Hésiode n'étaient plus lus comme une forme de sagesse révélée à prendre à la lettre : la recherche de catégories culturelles nouvelles donna naissance à l'étude de l'allégorie ; la volonté de recueillir les mythes et de les organiser chronologiquement produisit des recueils mythographiques ; enfin, d'autres recherches se développèrent autour des formes religieuses et du culte. À titre d'exemple, la consultation des *Grammaticae Romanae fragmenta* édités par G. Funaioli et A. Mazzarino nous permet de trouver quelques spécimens aux titres révélateurs : les étymologies philosophiques du *de etymis deorum* de Cornificius (GRFF p. 474) ; l'étude des pratiques augurales des livres *de augurandi disciplina*

¹ Cf. BRAVO 1968, p. 35.

d'Ennius (vraisemblablement différent du poète : GRFF p. 101) et *de augurio priuato, de extis*, ἐφέμῃρος βροντοσκοπία de Nigidius Figulus (GRFF p. 161 ; 175 ; 176), également auteur d'un *de dis* (GRFF p. 161) comme Gavius Bassus (GRFF p. 491) ; le *de religionibus* de Trebatius Testa (GRFF p. 437 ; GRFM p. 394) ; les *de dis Penatibus* et *de proprietatibus deorum* d'Hygin (GRFF p. 527) ; le περὶ θεῶν de Seleucus (GRFM p. 8).

Le deuxième ensemble de Graefenhan regroupe les connaissances sur les vies publique et privée et sur l'histoire institutionnelle d'un peuple. Si encore une fois les poètes ouvrirent la voie, notamment avec les généalogies et les mythes locaux, c'est dans le cadre de l'historiographie que commença à se développer la tendance à fournir des descriptions des mœurs d'une époque donnée ou d'un peuple, jusqu'à la réalisation de monographies spécifiques sur la politique, la polémologie, la chronologie, la géographie, etc. En ce sens, le panorama culturel de Rome se révèle assez riche : le droit est au cœur des traités *de iure ciuili* de Varron (GRFF p. 182) et de Cassius Longinus (GRFM p. 365), ainsi que des monographies *de officio iurisconsulti* et *de consulum potestate* de Cincius (GRFF p. 372 et 376) ; les enquêtes antiquaires ayant un fondement identitaire se retrouvent dans les *de gente populi Romani* et *de uita populi Romani* de Varron (GRFF p. 249 et 251) ; elles peuvent être associées à des reconstitutions généalogiques, comme dans le *de familiis Troianis* d'Hygin (GRFF p. 526), ou à des études ethnographiques, comme cela dut être le cas des Αἰγυπτιακά ou ἱστορία κατ' ἔθνος d'Apion (GRFM p. 6), voire même des *Tyrrhenicon* et *Carchedoniacon historiae* de l'empereur Claude (GRFM p. 60). La chronologie universelle est bien représentée par les *chronica* de Cornélius Népos (GRFF p. 405) et la polémologie, par exemple, par le *de re militari* de Cincius (GRFF p. 374 et 377) ; l'étude du calendrier rassemble le *de fastis* de Cincius (GRFF p. 374), le *de feriis* de Iulius Modestus (GRFM p. 14), ainsi que les travaux sur les *fasti Praenestini* de Verrius Flaccus (GRFF p. 511).

Le troisième groupe de Graefenhan se trouve à la frontière entre la philologie et l'érudition. Il s'agit des différentes formes de réflexion métalittéraire et d'historiographie de la littérature, portant sur la genèse et la publication d'une œuvre, sur sa forme originelle, ses finalités, son influence, etc. Cette production se développa en lien étroit avec l'activité des bibliothèques, où il fallait rassembler, classer et annoter les œuvres, comme Varron dut l'écrire dans son *de bibliothecis* (GRFF p. 182). Plusieurs de ces travaux, à Rome comme déjà en Grèce, eurent un caractère biographique : Cornélius Népos écrivit un *de uita et moribus M. Catonis* (GRFF p. 404) et un *de uita M. Tulli Ciceronis* (GRFF p. 405), Asconius Pedianus un *de Sallustii uita* (GRFM p. 157 ; 161) ; d'autres ouvrages, comme les *pinaces*

d'Aurelius Opillus (*GRFF* p. 87) et d'Ateius Philologus (*GRFF* p. 137), devaient correspondre à des catalogues bibliographiques, sur le modèle des plus célèbres listes de Callimaque, dont ils imitaient le titre. Les abrégés, comme les *ἐπιτομαί* réalisées par Fenestella (*GRFM* p. 29) et par Claudius Didymus (*GRFM* p. 55), sont issus du même type de travail philologique. Si l'on suit le témoignage d'Aulu-Gelle 3,3, de nombreuses études eurent pour objet le texte de Plaute : auteur de *quaestiones Plautinae* et d'un *de comoediis Plautinis* (*GRFF* p. 207 et 220), Varron voulut approfondir tous les aspects du genre théâtral en écrivant les traités *de actionibus scaenicis* (*GRFF* p. 218), *de actis scaenicis* (*GRFF* test. 23 p. 182), *de scaenicis originibus* (*GRFF* p. 215), *de personis* (*GRFF* p. 182). Il se pencha aussi sur la théorisation et l'historiographie de la poésie, respectivement dans ses *de poematis* (*GRFF* p. 213) et *de poetis* (*GRFF* p. 209) ; ce dernier titre, à la frontière entre littérature et biographie, fut également employé par Volcacius Sedigitus (*GRFF* p. 82).

Le quatrième et dernier domaine de Graefenhan consiste dans la création d'écrits théoriques ou historiques sur l'art : les recueils de fragments grammaticaux latins ne semblent pas offrir d'exemple convenable et le même Graefenhan reconnaît que le monde romain, à l'exception presque unique de Pline l'Ancien, n'a pas produit de réflexion originale.

La répartition de l'érudition en quatre secteurs séduit par sa clarté et par son caractère systématique mais, suivant l'évolution des disciplines érudites de la Grèce à Rome au fil des trois autres volumes de la *Geschichte*, on reste perplexe devant le manque de distinction entre textes techniques qui n'ont aucun lien avec le domaine littéraire (par exemple ceux des juristes et des arpenteurs) et production érudite à proprement parler. Aussi avons-nous préféré puiser nos exemples aux recueils de G. Funaioli et d'A. Mazzarino, afin de montrer que, dans le cadre de leurs études linguistiques et littéraires, grammairiens et lettrés ont souvent développé des recherches érudites, qui ont fini par se rendre autonomes, sous la forme de vraies monographies².

Pour saisir la cohérence de cette démarche il faut remonter à la définition de la grammaire attribuée à Tyrannion (I^{er} siècle av. J.-C.)³ et illustrée, entre autres, par une scholie au manuel de Denys le Thrace : « La

² Pour MONTANARI 1993, p. 236 : « un capitolo importante della cultura greca di età ellenistica e imperiale è costituito da tutto quanto si può ricondurre a quest'area [sc. la letteratura erudita], la filologia, la grammatica, la lessicografia, la paremiografia, la biografia, repertori di materiali, sillogi antiquarie e dossografiche, compendi e compilazioni miscellanee ».

³ Cf. BLANK 2000.

grammaire est constituée de quatre parties : la correction des textes, la lecture, l'explication et la critique ; elle se sert de quatre instruments : la glossographie, l'analyse historique du contenu, la métrique et la grammaire au sens technique » (*GG* 1/3.10.8-10). Il est intéressant de remarquer, d'une part, que dans l'« analyse historique du contenu » peuvent rentrer des ouvrages du même type que celui que nous venons d'illustrer⁴, et que, d'autre part, l'évolution de cette branche de la grammaire a progressivement conduit à la rédaction de vastes fourre-tout, comme les miscellanées d'Aulu-Gelle et de Macrobe, et de commentaires *ad uerbum* où le savoir dispersé dans une œuvre littéraire était mis en valeur et expliqué au fil du texte. Ces typologies de textes ne sont d'ailleurs pas sans rapports les unes avec les autres, si l'on songe par exemple au fait que, pour la deuxième matinée de ses *Saturnales*, Macrobe avait prévu trois exposés virgiliens, sur la philosophie et l'astronomie, sur le droit augural et sur le droit pontifical, dont la dépendance des commentaires virgiliens, au moins pour le dernier exposé qui est conservé (3,1-9), se révèle particulièrement frappante⁵.

Cette transition des essais monographiques à des collections d'extraits suit le principe du *munus collaticium*, selon l'expression employée par Donat dans la lettre de dédicace de son commentaire virgilien à Munatius :

Qu'avons-nous obtenu par cette méthode ? Apparemment ceci, qu'après avoir rangé côte à côte les éléments accumulés à partir de maints auteurs, y avoir de surcroît ajouté notre interprétation, nous prenions plus de plaisir en cet ouvrage à l'exigüité de la matière, que d'autres à son abondance en d'autres œuvres (trad. L. Holtz)⁶.

La production de ce type de littérature où grammaire et érudition étaient étroitement enchevêtrées comporta de fait une atomisation des connaissances, dont le caractère asystématique est bien saisi par H.-I. Marrou (1938) dans la partie de sa thèse consacrée à reconstituer l'idée de *doctrina* à l'époque impériale :

« La "science" de ces *doctissimi uiri* est une poussière de petits faits, de connaissances de tout ordre qui sont possédées par l'esprit, chacune à titre individuel. [...] L'esprit qui l'anime [sc. l'érudit antique] est celui d'un collectionneur, non d'un savant. De là son goût pour le fait bizarre, anormal, singulier. » (p. 150-151).

⁴ Pour BARWICK 1922, p. 225-226 (suivi de DE NONNO 1990, p. 613), « Unter das ἱστορικόν gehört alles, was mit der ἱστορία zusammenhängt, also Fragen der Mythologie, Chronologie, Geographie usw. Die Spezialschriften auf diesem Gebiet waren, der Mannigfaltigkeit des Stoffes entsprechend, naturgemäß sehr verschiedenartig ».

⁵ Cf. MARINONE 1946.

⁶ Cf. p. 15,12-15 dans l'édition récente de F. STOK (1997), où d'ailleurs on lit *in hoc munere conlati<u>o* au lieu de *collaticio* proposé par C. HARDIE dans son édition d'Oxford (1966², p. 5,6-7).

Plus particulièrement, dans le cas des commentaires *ad uerbum*, si la lecture d'un classique comme Virgile était censée transmettre une forme de connaissance universelle⁷, le commentateur, pour sa part, devait renseigner le lecteur sur les domaines les plus disparates d'un savoir encyclopédique qu'il maîtrisait de façon livresque, en grammairien plutôt qu'en vrai spécialiste. Comme l'affirme encore H.-I. Marrou,

« Cette érudition est bien littéraire, elle l'est même doublement. D'abord elle n'a pas rompu les liens qui la rattachaient originairement aux techniques scolaires [...]. Littéraire, cette érudition l'est encore par sa méthode. [...] L'observation, l'expérience sont source d'un certain nombre de connaissances ou leur servent de garant. Mais seulement pour une petite part. Dans la grande généralité des cas ces connaissances sont d'origine livresque. Ce sont des souvenirs de lectures [...] : les classiques, leurs commentaires, dictionnaires, manuels scolaires de tout ordre, recueils d'opinions, d'exemples historiques, de faits notables, vastes traités des grands polygraphes d'autrefois... Cette érudition n'était pas le fruit d'une étude conduite de façon systématique : on la recueillait à droite et à gauche au hasard des rencontres, on la recueillait et la transmettait à son tour (car l'érudition de seconde – ou de *n^e* – main est la règle). » (1958⁴, p. 146-147).

Servius est un excellent témoin de cette forme d'érudition, comme ce volume le montrera en détail. Chez lui, « les interventions de Vénus et, dans une moindre mesure, de Jupiter dans l'*Énéide* ouvraient un boulevard interprétatif, par la superposition de plusieurs plans de croyance : mythologique, bien sûr, mais aussi astronomique et finalement astrologique » (D. Vallat, p. 121) ; toutefois, les détails techniques qu'il fournit n'atteignent jamais la précision et l'approfondissement que l'on trouverait chez un *mathematicus* à part entière. Dans les strates qui se superposèrent entre les commentaires servien et pseudo-servien, la botanique finit même par figurer comme prétexte étymologique, plutôt que pour ses applications médicales (J.-Y. Guillaumin) ; l'astronomie ne fut convoquée que lorsqu'il s'agissait de donner des précisions sur la place des Enfers par rapport aux planètes (F. Barrière) ; la géographie, loin de correspondre à un paysage réel étudié scientifiquement, devint « un paesaggio culturale, nel quale il filtro della letteratura ha stabilito cosa rilevare e cosa invece passare sotto silenzio » (A. Pellizzari, p. 96). Certes, à cause de sa structure linéaire, le commentaire de Servius n'orientait pas vers une *paideia* globale et systématique. Comme le remarque F. Collin à propos de l'Arcadie, le savoir déployé par Servius « ne se substitue donc pas à une

⁷ C'est le *topos* de Virgile *totus quidem ... scientia plenus* (Servius, *Aen.* 6, *prooem.*) et *peritissimus antiquitatis poeta* (Servius Danielis, *Aen.* 11, 532), qui *uariam scientiam suo inserit carmini* (Servius, *Aen.* 2, 148) ; *disciplinarum omnium peritissimus* (Macrobie, *Sat.* 1, 15).

esthétique », mais « il permet certainement au lecteur de la construire par lui-même » (p. 297).

En outre, Servius entretint un rapport dynamique avec les travaux d'érudition de ses illustres devanciers, qu'il reprit selon sa propre optique : les *antiquitates res humanarum* de Varron ont fini par survivre sous forme de quelques citations indirectes précisément grâce à ce principe de « réutilisation de la connaissance » (I. Canetta), rendant l'étude anthropologique fonctionnelle au texte virgilien, et par conséquent parcellisée. Tout comme la religion et le droit (M.-K. Lhommé ; G. Ramires ; M. Simon), les connaissances historiques et chronologiques furent pliées au texte de Virgile, même si des anachronismes pouvaient susciter des réserves sur la façon dont le poète avait présenté la succession des événements ou certains détails historiques (F. Stok). Dans cette nouvelle configuration des savoirs, la grammaire joua évidemment un rôle considérable, non seulement pour son versant normatif, d'ailleurs pas forcément standardisé par rapport à l'enseignement traditionnel (C. Brunet ; B. Da Vela & F. Foster ; R. Maltby ; C. Nicolas ; S. Roesch), mais également pour les parties liées à la théorie des genres littéraires (H. Richer) et à la métrique (C. Conduché), ainsi qu'aux territoires de frontière entre grammaire et rhétorique (M. Bouquet ; M. Kazanskaia).

Si on la situe dans le contexte historique qui était celui de Servius, cette opération révèle des présupposés idéologiques assez précis : devant un public hétérogène, où se côtoyaient des Chrétiens et des Païens, il s'agissait de continuer à faire vivre, ne serait-ce qu'en tant que bribes dispersées dans un ensemble très vaste, les connaissances d'un univers classique qui était en train de disparaître (E. Jeunet-Mancy), et notamment les soubassements du *mos maiorum* (M.-L. Delvigo). La mythologie, dont le fondement véridique était souvent revendiqué (F. Daspet ; M. Lafond ; C. Longobardi), constitue peut-être le cas le plus représentatif de cette prise de position, auquel s'ajoute la considération pour le passé culturel et historique de Rome.

L'histoire culturelle des siècles suivants prouve que, tant pour ses caractéristiques formelles que pour ses contenus, la *grammaticorum ... doctrina* (Isidore, *sent.* 3, 13, 11) fut reconnue par les Chrétiens, attentifs eux aussi à l'exégèse des textes et issus du *curriculum* pédagogique traditionnel, où ils avaient parfois exercé le rôle de maîtres. C'est ainsi qu'un héritage immense, bien que préservé sous la forme fragmentaire de remarques érudites, put faire l'objet d'une « reconversion » qui en assura en même temps la survie⁸.

⁸ Cf. GASTI 1997, p. 51.

*
* *

Il nous reste à remercier toutes les institutions qui ont permis, grâce à leur soutien financier, le bon déroulement du colloque international « Fragments d'érudition. Servius et le savoir antique » à Lyon du 23 au 25 avril 2014, ainsi que la publication du présent ouvrage : l'UMR 5189 HiSoMA (Histoire et sources des mondes antiques), l'Université Lumière-Lyon 2 et la faculté LESLA, la Ville de Lyon, l'Association des Amis de la Maison de l'Orient et l'Institut Universitaire de France ; qu'ils reçoivent ici l'expression de toute notre gratitude.

*
* *

NOTA BENE : lorsque Servius et *Servius Danielis* sont cités ensemble d'après l'édition de Thilo, les crochets simples <...> sont utilisés dans le présent volume pour délimiter les ajouts de Daniel.